NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

66 Nº 1 1939

RAS-SHAMRA

Ch. MARTIN

p. 816 - 819

https://www.nrt.be/es/articulos/ras-shamra-3680

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

RAS-SHAMRA (1).

Bien peu de fouilles auront suscité, dans les dernières années, autant d'intérêt que celles de Ras-Shamra. Nous avons conservé spécialement gravé dans la mémoire le souvenir de cette matinée de septembre 1938, presque exclusivement consacrée à ce grand sujet par la section des études sémitiques du dernier Congrès des Orientalistes à Bruxelles. Dans une salle bondée, devant un auditoire particulièrement attentif, les communications et les observations de spécialistes, tels MM. Schaeffer, Albright, Gaster, le R. P. de Vaux, se faisaient entendre, manifestant l'intérêt le plus vif de tous, mais aussi, souvent, soulignant les dissentiments, parfois marqués, sur la signification ou l'interprétation des textes.

Le tell de Ras-Shamra, que les découvertes réalisées depuis 1929 par MM. Schaeffer et Chenet, au cours de campagnes de fouilles annuelles régulières, ont rendu si célèbre dans le monde de l'orientalisme, est situé à la côte de Syrie, à 12 km. environ au nord de Lattaquié et en face de l'île de Chypre. Endroit aujourd'hui désert, Ras-Shamra a dû autrefois s'identifier avec la ville d'Ugarit, grand port de commerce en même temps que nœud de communications entre la Syrie (et au delà la Palestine et l'Egypte), Chypre, l'Asie-Mineure, la Mésopotamie et la Babylonie. Son histoire doit se situer entre le XX^{e} et le XI^{e} siècle avant J.-C., et la période la plus brillante de celle-ci semble devoir être fixée aux environs du XIV^{e} siècle. C'est à cette époque, en tout cas, que remontent les constructions les plus importantes mises à jour jusqu'à présent, et, parmi les documents, les fameuses tablettes d'argile « cunéiformes alphabétiques » dont la découverte et le contenu ont provoqué la plus grande sensation.

Les résultats généraux des fouilles de Ras-Shamra ont été communiqués jusqu'ici très régulièrement dans la revue *Syria*, qui constitue et constituera longtemps encore (c'est-à-dire aussi longtemps que ne seront pas achevées les publications définitives, aujourd'hui

---

(1) Ch. Virolleaud, *Mission de Ras-Shamra.* Tome I. *La légende phénicienne de Danel.* Coll. Bibliothèque historique et archéologique, tome XXI. Paris, Geuthner, 1936, 28 × 22 cm., VIII-242 p., 17 pl. Prix : 250 frs.

Ch. Virolleaud, *Mission de Ras-Shamra.* Tome II. *La légende de Keret roi des Sidoniens publiée d'après une tablette de Ras-Shamra.* Ibid., tome XXII. Ibid., 1936, 104 p., 4 pl. Prix : 200 frs.

Ch. Virolleaud, *Mission de Ras-Shamra.* Tome IV. *La déesse 'Anat.* Ibid., tome XXVIII. Ibid., 1938, VI-114 p., 13 pl. Prix : 200 frs.

en cours), la source d'information la plus complète sur la matière. En ce qui concerne les publications, deux séries ont été prévues : l'une s'occupera des résultats strictement archéologiques : descriptions des monuments et objets retrouvés ; l'autre, des textes épigraphiques : tablettes ou inscriptions lapidaires, les textes « cunéiformes alphabétiques » étant confiés à M. Ch. Virolleaud, les textes cunéiformes accadiens ou autres à M. Thureau-Dangin. MM. Dhorme et Dussaud feront paraître, de leur côté, des commentaires sur les textes, spécialement les textes religieux.

Nous présentons aujourd'hui les trois premiers volumes des textes « cunéiformes alphabétiques », œuvre de M. Virolleaud. Ils sont respectivement consacrés à la légende du sage Danel, à celle du roi sidonien Keret, et, enfin, à la déesse ʿAnat. Il s'agit là de trois cycles légendaires distincts, les textes relatifs à la déesse ʿAnat ne constituant toutefois qu'un épisode du cycle consacré principalement au dieu Baal. Le premier volume contient, de plus, une introduction générale sur l'histoire de Ras-Shamra, reposant principalement sur les découvertes récentes. Cette histoire sera évidemment susceptible de bien des perfectionnements et même de corrections, au fur et à mesure des résultats nouveaux des fouilles. Sur la valeur et la portée des éditions de textes, M. Virolleaud s'est lui-même prononcé avec précision (tome I, p. 86) : « Le présent travail est avant tout, sinon uniquement, une étude épigraphique et philologique. Notre but principal a été d'établir, avec la plus grande rigueur, le texte même, et aussi d'en donner une analyse minutieuse, accompagnée d'un commentaire où l'on trouvera, suivant les cas, justifiée l'interprétation proposée, ou indiquées les raisons qui nous ont empêché d'apporter une solution ferme aux difficultés de tous ordres dont ces documents fourmillent».

Pour illustrer ce que signifient ces mots « difficultés de tous ordres », nous nous contenterons de signaler quelques faits. Tout d'abord, *l'écriture* des documents est une écriture nouvelle, totalement inconnue en 1929, au moment des premières fouilles. Cette écriture a ceci de spécial que les signes n'ont de commun avec les cunéiformes que leur apparence. Ils constituent en réalité une tentative d'écriture alphabétique ; le système est donc parallèle à l'alphabet phénicien pour le fond, mais il est notablement différent pour le nombre et la forme des signes, comme aussi pour la direction de l'écriture qui se lit de gauche à droite. Seconde source de difficultés : la *langue*. Celle-ci appartient au groupe des langues sémitiques (tome I, p. 81) : « langue d'une extrême simplicité et d'une grande pauvreté, très voisine de l'hébreu, par le vocabulaire surtout », mais avec ses particularités aussi. Ce n'est que par une suite de déductions ingénieuses et patiemment échafaudées que l'auteur parvient à établir ces conclusions et, après une année d'efforts, à déchiffrer le sens d'une phrase entière. L'alphabet ne fut rétabli au complet qu'en 1932. L'intelligence des textes fut rendue encore plus difficile par le fait que les tablettes elles-mêmes ne sont conservées qu'à l'état fragmentaire et qu'il a été jusqu'ici impossible de fixer avec précision leur ordre de lecture (aussi l'éditeur s'est-il contenté de les publier simplement en tenant

compte de l'étendue des textes conservés). Enfin l'on se trouvait en présence de textes, de légendes mythologiques surtout, appartenant à une civilisation sur laquelle on ne possédait que les plus rares renseignements.

Ces faits et ces difficultés expliquent bien comment les découvertes de Ras-Shamra ont constitué pour un nombre considérable de savants à la fois un sujet du plus puissant intérêt et un sujet de contradiction. Qu'il s'agisse d'écriture, de linguistique, de littérature, d'histoire et de civilisation, de religion et de mythologie, de géographie et de topographie antiques, Ras-Shamra apporte du nouveau à foison. Pour l'étude de la civilisation et de la littérature phénicienne au second millénaire avant le Christ, ces découvertes sont purement et simplement capitales. Mais par ailleurs ces révélations restent elles-mêmes enveloppées encore aujourd'hui de tant d'imprécisions et d'obscurités, de difficultés d'interprétation qu'il est bien souvent difficile à l'esprit de prendre position en faveur de telle ou telle solution. Ainsi, des deux alphabets, certainement apparentés : de l'alphabet dit phénicien (ou cananéen), tenu jusqu'à présent pour le « père » de tous nos alphabets, et de celui de Ras-Shamra, lequel représente la forme la plus rapprochée de l'alphabet primitif ? Et encore : Si l'on peut tenir pour assuré que les tablettes ont été écrites au XIV^e^ siècle avant Jésus-Christ (on connaît jusqu'au nom du scribe, El Melek, de quelques-unes d'entre elles), *à quand* remonte l'origine des légendes qu'elles rapportent et *où* ces légendes se sont-elles développées ? Ces questions littéraires sont, en fin de compte, liées elles-mêmes à des questions historiques et géographiques sur lesquelles l'accord est encore loin d'être fait : M. Virolleaud, appuyé par M. Dussaud, mais combattu résolument par le R. P. De Vaux et M. Albright, croit pouvoir identifier les données géographiques de la légende de Kéret avec les sites des régions sud de la Palestine, le Négeb et Edom. Ces régions auraient constitué à une époque très lointaine l'habitat des phéniciens refoulés ensuite vers Tyr et Sidon.

Et l'on touche déjà du doigt toute l'importance des découvertes de Ras-Shamra pour les études bibliques de l'Ancien Testament. L'histoire et la civilisation, au second millénaire, d'un peuple voisin des Hébreux, que l'on connaissait à peine jusqu'ici par des témoignages indirects, se révèle tout d'un coup avec une abondance de documentation qui éblouit. L'on savait bien, par exemple, que les Phéniciens avaient eu leurs poètes et leurs épopées : Ras-Shamra nous livre près de 3.000 lignes de leurs textes, leur mythologie, leur panthéon. Mais, en plus de ces résultats généraux, très importants, pour les études bibliques, ne faudrait-il pas aller peut-être plus loin encore ? La question a été agitée, et continue encore à l'être, de savoir s'il ne se rencontre pas dans les livres de l'Ancien Testament lui-même, des allusions, proches ou lointaines, aux légendes mythologiques aujourd'hui mises à jour, comme à celle du sage Danel (cfr Ezéchiel, chap. XIV, 14 : « et qu'il y eut ces trois hommes au milieu de ce pays, Noé, *Daniel* et Job » ; cfr aussi, *ibid.*, v. 20 et chap. XXVIII, 3), ou à celle de Keret (les Keretym, descendants des sujets du roi Keret : Sidoniens

et non Crétois ? Cfr Ezéchiel, chap. XXV, 16 et Sophonie, chap. II, 5). Et surtout, cette même légende de Keret, qui d'après MM. Virolleaud et Dussaud fait mention d'une divinité Terach (dont le nom correspond à celui du père d'Abraham) et des luttes de ses descendants, les Térachites, contre le roi Keret et les siens, jusqu'à la défaite et la fuite de ceux-ci à Sidon, ne correspondrait-elle pas réellement, comme ces savants l'ont avancé, pour ce qui concerne le fond du moins, à la tradition des Hébreux, consignée dans la Bible, de la venue d'Abraham et des siens au pays de Canaan ? Cette hypothèse sensationnelle (2), liée d'ailleurs à la question de l'habitat négébien antique des Phéniciens, avait trouvé en France nombre de partisans, mais ailleurs, en Angleterre (où presque seuls M. Gaster et Frick la soutinrent), en Amérique, en Allemagne, en Italie et en Suisse, beaucoup moins d'écho et parfois même une opposition décidée. Mais voici tout à coup surgir une interprétation nouvelle des textes, communiquée par M. Albright au Congrès des Orientalistes (3) qui fait se volatiliser les divinités lunaires Terach, Sin et Nikkal, ainsi que plusieurs toponymes géographiques négébiens proposés par M. Virolleaud, ce qui remet en question du même coup la mythologie, la géographie, l'habitat antique négébien des phéniciens et ruine par la base le parallélisme entre la tradition hébraïque biblique et phénicienne de la venue d'Abraham en Canaan.

Si donc, dès aujourd'hui, on peut tenir pour assurée l'importance des textes de Ras-Shamra pour l'exégèse de l'Ancien Testament, les conclusions précises et fermes paraissent en beaucoup de points particuliers encore prématurées. La première condition, à savoir que le sens des textes soit philologiquement établi sans crainte d'erreur, ne paraît pas encore parfaitement réalisée. L'exégète aura donc à cœur de suivre avec intérêt tout le mouvement d'idées suscité par Ras-Shamra, et s'il lui arrive, dès maintenant, d'en utiliser les documents, il aura soin de le faire avec circonspection et en tenant compte soigneusement de l'état exact d'avancement des recherches.

C. M.

---

(2) Cfr aussi sur cette question des relations entre la Bible et les découvertes de Ras-Shamra : Ch. Virolleaud, *Les poèmes de Ras-Shamra*, dans *Revue historique*, t. 185, 1939, pp. 1-22. M. Virolleaud présente d'ailleurs ces rapprochements avec réserve et sous condition.

(3) On la retrouvera publiée dans le *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n. 71, octobre 1938, p. 35-40 : *Was the Patriarch Terah a Canaanite Moon-god* ? Profitons de l'occasion pour signaler, à ceux qui aimeraient suivre les débats sur Ras-Shamra, que le *Bulletin* constitue à côté de la revue *Syria* la meilleure source d'information sur le sujet.